Lhomme Sans façon

Opera en 3 actes

L'HOMME SANS FAÇON,

OU

LES CONTRARIÉTÉS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, MÊLÉE D'ARIETTES,

PAR M. SEWRIN.

La Musique est de M. KREUTZER, Membre du Conservatoire impérial de France.

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique, par les Comédiens ordinaires de S. M. L'EMPEREUR ET ROI, le 7 Janvier 1812.

Prix : 1 f. 80 .

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET Ce.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VALINCOUR, homme sans façon.	*Messieurs.* ELLEVIOU.
CHARLES D'ABLINVILLE, retiré à la campagne.	PAUL.
BASILE, jeune paysan.	MOREAU.
MICHEL, domestique.	DARANCOUR.
LISA, épouse de Charles d'Ablinville.	*Mesdames.* DURET.
EUGÉNIE, sa sœur. (1)	REGNAULT.
Mad. GERTRUDE, vieille gouvernante.	DESBROSSES.
CLAUDINE, jeune paysanne.	MOREAU.
Un Jardinier et ses Garçons.	
Villageois et Villageoises.	

La scene se passe à la campagne de d'Ablinville, à 10 lieues de Paris.

(1) Quoique le rôle d'EUGÉNIE ait été créé par Mlle. Regnaud, il appartient à l'actrice qui joue CLARA, CONSTANCE d'*Une Heure de Mariage*, *Aline*, etc. etc., à celle, en un mot, jouant en province l'emploi dit Dugazon, St.-Aubin.

L'HOMME SANS FAÇON,

OU

LES CONTRARIÉTÉS,

COMÉDIE

En trois Actes, mêlée d'Ariettes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la terrasse d'un joli jardin. Un pavillon, à droite, entouré d'arbustes et de fleurs. Un berceau, à gauche, sous lequel est une statue de l'Amour. Devant l'entrée du pavillon est une petite table avec deux chaises de jardin. Le mur de la terrasse, au fond, est bordé de hauts arbres à travers lesquels on aperçoit la campagne (1).

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, *assis près du berceau, et lisant le poëme de l'Homme des Champs.*

« Heureux qui, dans le sein de ses dieux domestiques,
» Se dérobe aux fracas des tempêtes publiques,
» Et dans de frais abris trompant tous les regards,
» Cultive ses jardins, les vertus et les arts. »

---

(1) La décoration est la même pour les trois actes.

SCÈNE II.

CHARLES, LISA.

LISA, *sortant du pavillon.*

Mon ami, laisse-là ta lecture, nous allons déjeûner.

CHARLES.

Ah !... *l'Homme des Champs* !... Quand je tiens ce poëme, je ne puis plus le quitter... (*riant.*) C'est comme toi le Journal des Modes. (*Il se lève et laisse son livre sur le banc.*)

LISA.

Mauvais plaisant !... N'est-ce pas pour m'en amuser?

CHARLES.

C'est vrai, je dois en convenir, tu ne t'en occupes pas beaucoup, ta parure est toujours simple et modeste.... une robe blanche, quelquefois une fleur dans tes cheveux... Tu es charmante !

LISA.

Pas de complimens... je les déteste.

CHARLES.

Cette campagne me plaît... j'y suis l'homme le plus heureux du monde !... Et Delille a raison :

« Les flatteurs sont ingrats, nos arbres sont fidèles,
» Sont des hôtes plus sûrs, de plus discrets amis,
» Et tiennent beaucoup mieux tout ce qu'ils ont promis.»

DUO.

LISA.

Comme toi, j'aime ce poëte,
Et je suis bien de son avis,
Je préfère notre retraite
Au bruyant séjour de Paris.

CHARLES.

Oui, vraiment, j'aime ce poëte, etc.

LISA.

Loin du tumulte et de l'envie,
Je goûte ici la paix du cœur.

CHARLES.

Nous ne passons pas notre vie
A courir après le bonheur.

LISA.

Chaque jour je le trouve
Auprès d'un tendre époux.

CHARLES.

Seul, avec toi, j'éprouve
Le charme le plus doux.

LISA.

A te plaire sans cesse
Je borne mes désirs.

CHARLES.

Et jamais la tristesse
N'altère nos plaisirs.

LISA.

Tous ces biens qu'à Paris l'on vante...

CHARLES.

Ne te rendraient pas plus contente!

ENSEMBLE.

A nos yeux ils ont moins de prix...

CHARLES.

Que l'amour de Lisa!

LISA.

Qu'un baiser de mon fils!

ENSEMBLE.

Auprès de toi passant ma vie,
Sans désirer un sort meilleur,
Loin du tumulte et de l'envie
Je trouve ici le vrai bonheur.

(*A la fin du duo un domestique sort du pavillon et place sur la table un thé complet. Lisa et Charles vont se placer à la table et déjeûnent.*)

LISA.

C'est pourtant moi qui t'ai décidé à quitter la ville.

CHARLES.

Oui, mais c'est moi qui ai découvert ce petit domaine.

LISA.

Voilà trois ans que nous l'habitons, je crois que c'est le premier jour.

CHARLES.

Tu es si raisonnable.

LISA.

Et toi, tous nos voisins te prennent pour un Caton.

CHARLES.

Au fait, c'est être philosophe de bonne heure que de se retirer à trente ans... l'âge des folies !

LISA.

Et moi, monsieur ?... je n'en avais que dix-huit.

CHARLES.

L'âge où l'on fait tourner toutes les têtes !

LISA.

Eh bien, je t'assure que je n'ai aucun regret.

CHARLES.

Ni moi non plus.

LISA.

Je voudrais seulement que ta sœur se mariât et vint se fixer dans nos environs.

CHARLES.

Oui, cela te ferait une amie... Mais Eugénie est une petite folle qui ne se mariera jamais...ou qui épousera un fou... un étourdi comme elle. Plusieurs fois déjà je l'ai querellée là-dessus, et je crois qu'elle me boude un peu, car elle ne m'a pas écrit depuis long-tems.

LISA.

Peut-être te ménage-t-elle quelque surprise.

CHARLES.

J'espère bien que sans mon consentement... Au reste, si elle se marie, je doute qu'elle ait du goût pour la campagne.

LISA.

Elle aurait bien tort de ne pas suivre notre exemple.

CHARLES.

C'est vrai. Eloignés de la grand' route, à dix lieues de Paris, jamais de contrariétés... Nous vivons ici à l'abri de tous les importuns.

SCENE III.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE, *accourant.*

Monsieur!... Madame!...

CHARLES.

Qu'est-ce que c'est, Gertrude?... qu'est-ce qu'il y a? vous voilà bien troublée!

GERTRUDE.

Pardi! est-ce que vous n'entendez pas le tapage qui se fait à votre porte?

CHARLES.

Le tapage! que voulez-vous dire?

GERTRUDE.

Eh mon dieu, oui, c'est un monsieur qui arrive avec trois chevaux qui ont manqué de m'écraser, six chiens qui ont déjà effrayé toute la basse-cour, et deux grands vauriens de domestiques, qui ont l'air de prendre votre maison pour une auberge.

LISA.

Reste-là, mon ami, et envoie Gertrude savoir ce qu'il demande.

GERTRUDE.

Oh! c'est bien vous qu'il demande... Monsieur et Madame d'Ablinville.

LISA.

Mais son nom à ce monsieur?... le sais-tu?

GERTRUDE.

Oui, oui... Monsieur de... de Valincour.

CHARLES.

Valincour!

LISA.

Valincour!

CHARLES.

Connais-tu çà, ma chère amie?

LISA.

Non.

CHARLES.

Ma foi, ni moi.

LISA.

Ah! ah! ah! ah!

CHARLES.

Tu ris!

LISA.

« Éloignés de la grand'route, à dix lieues de Paris, » nous vivons ici à l'abri de tous les importuns....»— Ah! ah! ah !.... je crains bien que tu ne te sois trop tôt flatté.

CHARLES.

Cela me contrarie, je l'avoue.... aujourd'hui surtout que j'avais le projet de....

LISA.

Ne nous désolons pas encore.... c'est peut-être le nouveau propriétaire de quelque château voisin.

CHARLES.

N'importe.... Gertrude, qu'il vienne.

VALINCOUR, *de loin.*

Où est-il donc ce cher d'Ablinville?.... où est-il? où est-il?

GERTRUDE.

Il n'a pas attendu votre réponse. . . . L'entendez-vous crier?... Le voici, monsieur.

LISA.

Je t'en prie pourtant, Charles.... ne laisse pas apercevoir de mauvaise humeur.

SCÈNE IV.

Les Précédens, VALINCOUR.

VALINCOUR, *dans le fond.*

J'ai cru que j'allais me perdre dans les allées du parc... Ah! est-ce enfin ici que je vais le trouver?

GERTRUDE.

Oui, Monsieur et Madame sont à déjeûner.

VALINCOUR.

A déjeûner! tant mieux!... à propos, la Bonne, dis qu'on donne de la paille fraîche à mes chevaux.... et du vin à mes gens, entends-tu? ces pauvres diables! dix lieues tout d'une traite!... ah! tiens, tiens, remets mon fouet et mes gants à Picard.

GERTRUDE.

A Picard.

VALINCOUR.

Oui, c'est le gros... court... celui qui est en veste jaune.

GERTRUDE, *bougonnant.*

Eh bien, il faut convenir au moins que ce monsieur-là est tout-à-fait sans gêne. (*Elle sort.*)

SCENE V.

LISA, CHARLES, VALINCOUR.

VALINCOUR, *s'avançant.*

Ma foi, je ne suis pas fâché non plus d'être arrivé.

LISA, *à Charles.*

Va donc au-devant de lui.

CHARLES *s'avance vers Valincour, Lisa reste près de la table, cachée par les arbustes.*

VALINCOUR.

Eh! c'est lui! c'est lui-même! eh bon jour, mon cher d'Ablinville! bon jour, que je vous embrasse.... il y a si long-tems que je n'ai eu le plaisir de vous voir! je me suis fait bien désirer, n'est-ce pas? depuis trois ans que je me promets toujours.... que voulez-vous, mon cher? ce Paris est un gouffre! les plaisirs, les affaires!... diable m'emporte si l'on a le tems de respirer.... et puis vingt campagnes que j'ai été forcé de visiter avant la vôtre; mais enfin, mieux vaut tard que jamais, et me voilà!

CHARLES.

Je suis enchanté, Monsieur.... mais, mille pardons.... je n'ai pas l'honneur de vous remettre.

VALINCOUR.

Vous ne me remettez pas?... plaisanterie, je pense. Vous ne remettez pas Valincour? est-ce que vous oubliez que nous nous sommes trouvés ensemble, il y a trois ans, à une soirée chez madame d'Olmar, au faubourg Saint-Germain?

CHARLES.

Madame d'Olmar! oui, en effet, j'allais quelquefois chez elle, lorsque j'habitais Paris.

VALINCOUR.

Vous étiez venu ce jour-là pour lui présenter mademoiselle votre sœur, jeune personne charmante que.... que tout le monde a regardée avec beaucoup d'intérêt.

CHARLES.

J'ai une idée confuse à présent....

VALINCOUR.

Nous étions adossés à la cheminée.... nous avons causé pendant plus de deux heures.... mais, en vérité, il faut tout lui rappeler, à ce cher d'Ablinville.... j'ai plus de mémoire que cela, moi, et je n'ai point oublié l'offre aimable que vous m'avez faite de venir à une campagne que vous alliez acheter.

CHARLES.

Ah! c'est vrai, je me souviens....

VALINCOUR.

Vous me disiez: je suis marié, j'ai une petite femme.... adorable! un enfant qui fait mon bonheur! vous étiez au comble de la joie! mais où est donc Madame? que je lui présente mes hommages.... je serai ravi de connaître la compagne du meilleur de mes amis.... oui, de mes amis! car je ne vous ai pas perdu de vue un seul instant; malgré mes occupations sans nombre, j'ai toujours pensé au bon, au sensible d'Ablinville.

CHARLES.

Vous êtes bien honnête.... Lisa, voilà M. de Valincour que je te présente. (*Elle s'avance et salue.*)

VALINCOUR.

Ah! Madame!... quoi! vous étiez si près de nous!... que je m'en veux de.... (*à Charles.*) mon ami! vous ne m'aviez pas fait de votre femme tout l'éloge qu'elle mérite. On n'a pas plus de grâce.... un air plus intéressant! que vous êtes heureux!... et que je m'applaudis d'être venu enfin jouir de l'aspect d'un ménage si parfait!

CHARLES.

C'est bien nous qui sommes flattés.... monsieur compte sûrement passer la journée avec nous?

VALINCOUR.

La journée! non, ma foi; je me suis dit : c'est le tems des chasses, la terre de d'Ablinville est un pays de gibier, j'ai quitté le tourbillon de Paris, j'ai emmené chevaux, chiens, piqueurs, et sans cérémonie, je viens m'établir chez vous pour un mois....

CHARLES et LISA.

Pour un mois!

VALINCOUR.

Un mois.... ou six semaines... peut-être plus.... selon que vous serez contens de m'avoir, car moi, une fois que je me trouve bien quelque part, je ne me dérange plus facilement.

CHARLES, *à Lisa.*

Nous voilà bien!

VALINCOUR.

Mais, je le répète, liberté toute entière. Je ne veux pas causer le plus petit embarras; j'irai, je viendrai, je ferai tout ce qui me plaira; je vous prie d'en user de même.

CHARLES.

Vous êtes bien bon, assurément.

LISA, *à Charles.*

Offre donc à déjeûner.

CHARLES.

Monsieur a sans doute déjeûné?

VALINCOUR.

Déjeûné! non, parbleu! je suis parti à six heures du matin, et je suis venu sans débrider.

CHARLES.

En ce cas, Monsieur prendra bien une tasse de thé. (*Il appelle.*) Gertrude! (*Gertrude paraît.*)

VALINCOUR.

Non, non, non.... ne vous dérangez pas.... je ne prendrai pas de thé... grand merci! il ne me faut rien du tout... Si vous avez seulement une aîle de volaille, un verre de Bordeaux... en voilà assez pour attendre le dîner... le dîner, par exemple.... oh! c'est mon meilleur repas! je mange avec un appétit d'enfer!... à la campagne surtout! les promenades, l'exercice! le grand air! je dévore!

CHARLES, *à Lisa.*

C'est fort heureux à savoir!... (*à Valincour.*) et Monsieur ne soupe pas?

VALINCOUR.

Au contraire, je soupe.... et fort bien! je ne pourrais pas dormir sans cela.

TRIO.

VALINCOUR.

Mon cher ami, soyez tranquille,
Je suis un convive excellent;
J'ai l'humeur joyeuse et facile,
Le caractère accomodant.

CHARLES et LISA.

Oh! nous ne sommes plus en peine,
Nous voyons bien assurément
Que Monsieur déteste la gène
Et qu'il veut agir librement.

VALINCOUR.

De cette manière je fronde
L'usage et les airs du grand ton,
J'en conviens... aussi tout le monde
M'appelle l'homme sans façon.

CHARLES et LISA.

Eh bien, plus de cérémonie,
Agissons sur le meme ton,
Et puisque Monsieur nous en prie,
Il faut le traiter sans façon.

VALINCOUR.

La feinte serait inutile,
Je puis le dire avec orgueil,
J'étais sûr que chez d'Ablinville
On me ferait ce bon accueil.

CHARLES et LISA, *à part.*

Toute réserve est inutile,
Il est sans fierté, sans orgueil;
Un autre, un peu plus difficile,
Se piquerait de notre accueil.

VALINCOUR.

Pour quelques instans je vous quitte...
Le déjeûner d'abord... après çà je visite
Le jardin... les bois d'alentour...
(*à Lisa.*)
Madame... tout à vous ensuite
Je reviens vous faire ma cour.

CHARLES et LISA.

Chacun de nous se félicite...

VALINCOURT, *à Lisa qui veut le conduire.*

Demeurez... je vous retiens:
Je sais qu'on a de l'ouvrage,
Les petits soins du ménage
Et puis les doux entretiens
Que permet le mariage...
Je respecte tous ces riens.

Ensemble

VALINCOUR.

Qu'ici chacun soit son maître,
Imposons-nous cette loi,
Chez vous, mon cher, je veux être
Comme si j'étais chez moi.

CHARLES.

Monsieur, vous êtes le maître,
Faites vous même la loi,
(*à part.*)
Au fond, je voudrais connaître
Ce qui l'amène chez moi.

LISA, *à part.*

Quel air et quel ton de maître!
Ce Monsieur nous fait la loi.
Au fond, je voudrais connaître
Ce qui l'amène chez moi.

(*Pendant ce morceau, un domestique est venu enlever la table du*

déjeuner. Valincour s'en va avec Mad. Gertrude, qui le conduit dans la maison.)

SCENE VI.

CHARLES, LISA.

CHARLES.

Eh bien, ma chère amie, as-tu jamais vu un pareil original?

LISA.

Ne m'en parlé pas, j'en suis tout en colère.

CHARLES.

Et moi, donc?

LISA.

Voilà comme tu es aussi, toi! tu ne veux voir personne, et tu invites tout le monde.

CHARLES.

Mais qui diable aurait pu s'imaginer qu'au bout de trois ans ce monsieur viendrait me relancer ici?... un homme que je n'ai vu qu'une fois.... que j'ai connu par hasard, à qui j'ai dit: j'ai une femme.... charmante! parbleu! je le disais à qui voulait l'entendre; je vais acheter une campagne, vous me ferez le plaisir d'y venir. Mais ce sont là de ces offres qu'on fait par pure honnêteté.... et qu'on n'accepte pas.

LISA.

Te voilà pris cependant... comment va-tu te tirer de là?

CHARLES.

Je n'en sais rien, mais c'est qu'il est difficile de se défaire de pareilles gens.

LISA.

RECITATIF.

Et toi qui pour les fuir es venu dans ces lieux!
(riant.)
Une autre fois, mon cher, tu réfléchiras mieux.

POLONAISE.

Nous nous berçons d'espérances légères,
Tous les projets formés pour le bonheur,
Ne sont souvent que de vaines chimères
Dont nous aimons à flatter notre cœur.

Chaque jour, dans la solitude,
Tu trouvais de nouveaux plaisirs,
Pres de nous, l'amour et l'étude
Tour-à-tour charmaient tes loisirs;
Ici ton ame satisfaite
Semblait ne plus rien envier,
Tu me disais : cette retraite
Devient pour moi le monde entier.
Ah mon ami!
Mon cher ami!
Ces songes-là ne durent guères...

Nous nous berçons d'espérances légères,
Tous les projets formés pour le bonheur,
Ne sont souvent que de vaines chimères
Dont nous aimons à flatter notre cœur.

Allons, allons, reprends courage,
Cette leçon est pour ton bien,
Cent fois on l'a dit : l'homme sage
Ne doit jamais jurer de rien.
Il faut, mon ami,
Il faut prendre ton parti,
Oui, oui...

Nous nous berçons d'espérances légères,
Tous les projets formés pour le bonheur,
Ne sont souvent que de vaines chimères
Dont nous aimons à flatter notre cœur.

Monsieur de Valincour pourtant n'a pas l'air d'un aventurier, le train qu'il a annonce un homme riche; et d'ailleurs, il allait chez madame d'Olmar, qui ne reçoit que la bonne société.

CHARLES.

Oui, mais ses manières, son air d'aisance.... et de familiarité.... je ne puis pas m'y faire, moi; et je t'en préviens, il faudra trouver le moyen de....

SCÈNE VII.

Les Précédens, GERTRUDE.

GERTRUDE, *accourant, hors d'elle-même.*

Eh mon dieu, notre maître, c'est un vrai lucifer que ce monsieur! lui et ses gens ils mettront bientôt la maison tout sans dessus dessous.

CHARLES.

Là! vous entendez...

GERTRUDE.

AIR.

En vain je parle, je crie,
Toujours accidens nouveaux!
Ah quel bruit! tous les chevaux
Se battent dans l'écurie:
Dans le jardin les chiens lâchés
De tous côtés gaspillent, courrent,
Avec leurs pattes ils labourent,
Trois plants déjà sont arrachés.
Nul moyen de se débattre,
Dans la cuisine enfermés,
Les deux laquais affamés,
Mangent, boivent comme quatre.

CHARLES.

Je vais....

LISA, *l'arrêtant.*

Charles.... un moment.... voyons, entendons-nous.... trouvons quelque prétexte honnète....

CHARLES.

Lequel?.. cherche.

LISA.

Si nous lui disions que nous partons demain, que nous sommes engagés à passer huit jours chez une dame de nos amies!

CHARLES.

Ah!...eh oui vraiment! chez madame de Varmont par exemple, à quatre lieues d'ici.

LISA.

C'est cela même.... nous en serons quittes pour faire

une visite à cette dame que nous n'avons pas vue depuis long-tems.

GERTRUDE.

Ne dites pas que vous partez demain, croyez-moi, dites que vous partez aujourd'hui.

CHARLES.

Eh bien, aujourd'hui soit! Gertrude a raison, dis à Michel de préparer mon cabriolet.

GERTRUDE.

Oui, Monsieur.... il faut qu'il vous voie monter en voiture. (*Elle s'en va.*)

LISA, *apercevant Valincour.*

Silence!... le voici qui revient.

SCÈNE VIII.

LISA, CHARLES, VALINCOUR.

CHARLES, *avec un sourire affecté.*

Eh bien, Monsieur?...

VALINCOUR.

Ma foi, mon cher ami, vous avez là une propriété délicieuse!... j'ai peu vu de jardins aussi bien entretenus.

CHARLES.

Cependant, on dit que votre meute vient de ravager mon potager.

VALINCOUR.

Bah! bah! ce n'est rien... trois ou quatre platte-bandes de laitues, je crois, qu'ils ont arrachées; le jardinier en replantera d'autres.... d'honneur, ce pays est ravissant! des ombrages, de l'eau!... l'utile et l'agréable..... voilà comme j'aime la campagne, moi, je resterais ici toute ma vie.

CHARLES et LISA, *à part.*

Toute sa vie!

VALINCOUR.

Surtout avec une aussi aimable société!

CHARLES.

Par malheur... nous n'aurons pas l'avantage de vous posséder aussi long-tems que vous...que nous l'espérions.

VALINCOUR.

Pourquoi cela? je vous l'ai déjà dit: je suis tout à vous.

LISA.

Pardon, monsieur.... mais, mon mari et moi, nous n'avions point osé vous prévenir...

VALINCOUR.

De quoi?

CHARLES.

Que nous sommes forcés de partir aujourd'hui même pour la terre d'une dame de nos amies.

VALINCOUR.

Eh bien, partez.... à cela ne tienne! vous reviendrez ce soir ou demain? c'est l'affaire de vingt-quatre heures au plus?.... Partez, j'irai chasser pendant ce tems-là.

CHARLES.

Sans doute.... mais nous avons promis d'y passer huit jours.

VALINCOUR.

Huit jours!... ah! diable! C'est un peu long en effet.

CHARLES.

Croyez que nous sommes désolés....

VALINCOUR.

Et moi aussi.... je suis fâché de ce contretems.... (*réfléchissant.*) Demeure-t-elle loin, cette dame?

LISA.

A quatre lieues d'ici.

VALINCOUR.

Et vous la nommez?

CHARLES.

Madame de Varmont.

VALINCOUR.

Madame de Varmont ! qu'entends-je ? Madame de Varmont demeure dans ces cantons-ci?

CHARLES.

Vous la connaissez?

VALINCOUR.

Je connais tout le monde, moi... Madame de Varmont ! une petite brune.... qui a de gros yeux... le nez pointu..., l'épaule un peu.... Femme charmante ! remplie d'esprit ! Il y a cinq, six ans, je crois, qu'on a voulu me la faire épouser... J'irai avec vous.

CHARLES, *à Lisa.*

Vraiment, nous avons bien réussi avec notre prétexte !

VALINCOUR.

Oh que je serai charmé de la revoir ! Non, mais c'est que vous ne vous doutez pas de la satisfaction que je vais lui causer.... Elle m'a prié, supplié cent fois d'aller à son château.... Par ma foi ! l'occasion ne pouvait pas mieux se rencontrer. Hola, hé, Picard, Lafleur.... Voyez pourtant ce que c'est que de s'expliquer ! si vous ne m'aviez pas dit que vous alliez chez madame de Varmont, je retournais à Paris. Picard, Lafleur.... Je vais donner mes ordres, et dans cinq minutes nous partons. (*il s'en va.*)

SCENE IX.

LISA, CHARLES, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Monsieur, votre voiture est prête.

CHARLES.

Eh ! c'est inutile à présent. Ce maudit homme a juré de nous contrarier ; et bon gré, mal gré, vous verrez qu'il restera ici.

GERTRUDE.

Comment?

LISA.

Il connaît madame de Varmont, et il veut partir avec nous.

CHARLES.

S'il y va, notre mensonge se découvrira, et nous aurons très-mauvaise grâce....

LISA.

Que faire ?

CHARLES.

Nous résigner à l'avoir six semaines chez nous.

GERTRUDE.

Je ne vois plus qu'un moyen, moi, c'est de lui battre froid si bien, si bien, qu'il s'aperçoive au moins de la gène qu'il vous cause.

CHARLES.

Oh ! je n'aurai pas grand'peine, je t'assure, car j'ai véritablement de l'humeur.

LISA.

Cependant, mon ami, il ne faut pas non plus trop manquer à la politesse.

CHARLES.

A la politesse.... non, mais traitons-le froidement, car enfin ce monsieur n'est pas mon ami.

LISA.

Ecoute ; sans en venir à des moyens extrêmes, je gage, moi, que du caractère dont il est, bientôt il ira chercher ailleurs des plaisirs conformes à ses goûts.

CHARLES.

Eh bien, tu le veux, prenons patience.... Gertrude, va lui dire que nous ne partons point.... que des lettres.... qu'une affaire importante m'est survenue.... enfin, dis tout ce que tu voudras ; moi, je vais à ma bibliothèque, et je ne reparais pas d'ici au dîner.

LISA.

Mon fils m'appelle.... je me retire aussi.

CHARLES.

Ah! ma chère amie!... je commence à croire qu'à la campagne même on n'est pas à l'abri des fâcheux.

(*Ils rentrent dans le pavillon.*)

SCENE X.

GERTRUDE, *seule.*

Heureusement qu'il n'en vient pas souvent comme celui-là!... mon dieu, mon dieu! depuis qu'il est ici, ce monsieur, je n'ai plus la tête à moi.

SCENE XI.

GERTRUDE, VALINCOUR, *revenant avec son fouet.*

VALINCOUR.

Eh bien, tes maîtres sont-ils prêts?

GERTRUDE.

Non, Monsieur... nous ne partons plus.

VALINCOUR.

Ah!.. ils restent? tant mieux! ce n'est pas moi, j'espère, qui les ai empêchés...

GERTRUDE, *à part.*

Hum! si j'osais lui dire que si.... (*haut.*) non, non.... Monsieur a reçu des lettres, des affaires lui sont survenues.... enfin, nous ne partons plus.

VALINCOUR.

Au fait, nous aurons bien tout le tems d'aller chez madame de Varmont.... ce n'est que différé. Où est d'Ablinville?

GERTRUDE.

Dans son cabinet; il travaille.

VALINCOUR.

Et Madame?

GERTRUDE.

Dans sa chambre avec monsieur son fils.

VALINCOUR.

Ah! j'entends.... voici l'heure où chacun rentre chez soi.

GERTRUDE.

S'il faut vous dire vrai, vous n'aurez pas grand agrément ici.... Monsieur et Madame prennent fort peu de dissipations, et souvent même ils restent des journées entières dans leur appartement.

VALINCOUR.

Oui, je le sais.... d'Ablinville est un homme réfléchi.... qui a des goûts.... simples. Ce n'est pas un brouillon comme moi.... mais qu'est-ce que cela me fait! mon imagination me fournit toujours quelques ressources, et il est rare que je m'ennuie.

GERTRUDE, *à part.*

Comme il est tenace! c'est peine perdue que de lui parler. (*haut.*) Et moi, Monsieur, comme je ne suis pas non plus habituée à rien faire, je retourne à mon ouvrage.

VALINCOUR.

Ah! la Bonne.... écoute, écoute.

GERTRUDE.

Monsieur?

VALINCOUR.

J'ai oublié, en arrivant ici, de te payer ma bien-venue. (*Il tire sa bourse.*)

FINALE.

VALINCOUR.

Tiens, tiens... voilà pour toi.
(*il lui donne deux louis.*)

GERTRUDE.

Tout cela !... pour moi !

VALINCOUR.

Oui, pour toi.

GERTRUDE, *souriant.*

J'imagine
Que Monsieur badine.

VALINCOUR.

Eh non, vraiment,
Garde cet argent.

GERTRUDE, *à part.*

Vivent les gens de la ville !
S'ils causent bien du tracas,
En parlant ils ont un stile
Qu'au village l'on n'a pas.

VALINCOUR.

Si tu sais te rendre u ile,
Vas, tu peux être tranquille,
Je ne m'en tiendrai pas là.

GERTRUDE, *à part.*

Il ne s'en tiendra pas là !

haut.)

Monsieur, pour vous être utile,
De zèle on redoublera.

(*à part.*)

Mais voyez donc qu'il est honnête !
Nous l'avions mal jugé tantôt,
Je parirais, moi, sur ma tête,
Que c'est un homme comme il faut.

SCENE XII.

Les Précédens, le Jardinier et ses Garçons, MICHEL, Domestiques.

MICHEL, LE JARDINIER et ses GARÇONS, *tous en colère.*

Monsieur, j'n'y t'nons pas davantage;
Je v'nons vous prév'nir que soudain
Si vous n'empêchez le ravage
Qui se fait dans notre jardin,
Morgué, je plantons là l'ouvrage.

VALINCOUR.

Le mal, je gage,
N'est pas bien grand,
Et dans l'instant
Vous allez reprendre courage.

LES JARDINIERS, *en colère.*

Non, non, parguienne, en vérité!

VALINCOUR, *leur donnant de l'argent.*

Tenez, buvez à ma santé.
Voilà pour vous !

LES JARDINIERS *souriant.*

Tout ça pour nous !

VALINCOUR.

Oui, pour vous.

TOUS ENSEMBLE.

GERTRUDE, MICHEL, LES JARDINIERS, *à part.*

Mais voyez donc, qu'il est honnête !
Nous l'avions mal jugé tantôt,
Je parierais, moi, sur ma tête,
Que c'est un homme comme il faut.

VALINCOUR, *à part.*

Mais voyez donc, je suis honnête !
On m'avait mal jugé tantôt,
A me servir chacun s'apprête,
Je suis un homme comme il faut.

LES JARDINIERS, *avec beaucoup de politesse.*

Que Monsieur, tant qu'il en désire,
Vienn' cueillir nos fleurs et nos fruits.

GERTRUDE, *de même.*

La chambre où je vais vous conduire
Est la plus belle du logis.

MICHEL, *de même.*

C'est à présent, j'ose le dire,
Que vos chevaux s'ront bien nourris.

VALINCOUR.

C'est bien, c'est bien, je me retire,
Allez, allez, mes bons amis.

TOUS ENSEMBLE.

GERTRUDE, MICHEL, LES JARDINIERS.

Plus de murmure.
Ne craignez rien,
Tout ira bien,
Je vous l'assure,
Oui,
Plus de murmure,
Et chacun jure
De vous servir
Avec plaisir.

VALINCOUR.

Plus de murmure!
Je ne crains rien,
Tout ira bien,
On me l'assure,
Oui,
Plus de murmr
Et chacun jure
De me servir
Avec plaisir.

(*Valincour s'en va d'un côté avec Gertrude, Michel s'en va de l'autre, avec les jardiniers.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALINCOUR, *seul.*

Cette maison offre partout l'aspect du bonheur... Je conçois que d'Ablinville ait du goût pour la retraite : il a une femme aimable, un enfant charmant! d'honneur, quand je vois un bon ménage, des époux heureux, je me sens plus que jamais disposé au mariage. Un peu de patience, j'aurai mon tour. J'espère que la sœur de d'Ablinville, Eugénie, que j'aime, n'aura plus rien à me refuser, quand elle saura la manière affectueuse avec laquelle j'ai été accueilli chez son frère. Mais voyons donc... relisons encore les conditions auxquelles elle consent à m'épouser. (*Il tire un papier de sa poche et lit.*) « Article » premier. » (*s'interrompant*) — Voilà un traité d'amour rédigé comme une capitulation... « Monsieur de Valincour » s'engage à devenir plus raisonnable. » — C'est incroyable comme je le suis déjà! « Moins prodigue... » — Econome passe, mais point d'avarice. « Il réformera sa maison. » — Ma maison! je n'en ai pas... je suis toujours chez mes amis. « Monsieur de Valincour a obtenu le consentement » de ma tante, mais il ne suffit pas, et je ne me marierai » point sans l'aveu de mon frère; en conséquence il se » rendra à la terre d'Ablinville, et avant de faire la de- » mande de ma main, avant même de parler des liaisons, » rapports ou intérêts qui existent entre nous... » — Je n'en ai pas encore dit un mot. « Il emploiera tous les » moyens qui seront en son pouvoir pour gagner l'amitié » de monsieur et madame d'Ablinville... » — C'est déjà fait... N'ayez aucune inquiétude, ma chère Eugénie, je

suis venu, j'ai plu, et je me flatte que vous serez bientôt à moi.

RÉCITATIF.

Oui, déjà de mon cœur toute crainte est bannie,
Je vous épouserai, séduisante Eugénie !

RONDEAU.

Avec la raison franchement
Je me réconcilie,
Je changerai, décidément,
Et si je me marie,
Ce sera, j'en fais le serment,
Ma dernière folie.

Plaisirs trompeurs,
De vos douceurs
A quoi sert-il que je m'énivre ?
Ce couple heureux
Offre à mes yeux
Un exemple touchant à suivre.
Des plaisirs vrais
Et sans regrets
Vont captiver toute mon âme,
O doux espoir !
Je crois me voir
Entre mes enfans et ma femme...

Et ma femme !... ô Dieu !...

Avec la raison franchement
Je me réconcilie, etc.

J'aimerai les champs, les troupeaux,
Et fuyant le fracas des villes,
Je viendrai goûter le repos
Dans ces bois sombres et tranquilles ;
Aux bords des limpides ruisseaux,
Aux sons des rustiques pipeaux
Je composerai.... des Idylles.

Des idylles... çà sera touchant ! oh ! oui...

Avec la raison franchement
Je me réconcilie, etc.

SCENE II.

VALINCOUR, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Ah ! vous voilà déjà descendu, monsieur ! eh bien ! comment avez-vous trouvé votre appartement ? N'est-ce pas qu'il est commode ?... et une vue... superbe.

VALINCOUR.

Oh ! moi, je ne suis pas très-difficile : bon lit, bonne table, bon vin, bonne mine sur-tout, je n'en demande pas davantage.

GERTRUDE.

Et vous trouverez tout cela ici.

SCENE III.

Les Mêmes, MICHEL.

MICHEL.

Madame Gertrude! madame Gertrude! devinez qu'est-ce qui nous arrive encore ?

GERTRUDE.

Qui ?

MICHEL.

La sœur de Monsieur, mamselle Eugénie.

VALINCOUR, *à part.*

Eugénie ! qu'entends-je ?

GERTRUDE.

Se peut-il ?

MICHEL.

Avec sa vieille gouvernante, madame Bertrand. Oh ! que je suis donc content ! que de monde nous allons avoir ! Mamselle Eugénie sur-tout ! Oh ! dam', Monsieur, c'est que quand elle est ici, toute la maison est en gaîté. C'est dommage qu'elle ne vienne pas souvent.

GERTRUDE.

Mais, comment se fait-il?... Monsieur ne l'attendait pas.

VALINCOUR, *à part.*

Ni moi, je l'avoue.

MICHEL.

Venez, venez donc, madame Gertrude, elle a déjà demandé après vous.

GERTRUDE.

Après moi!... cette chère demoiselle! j'y vas, j'y vas. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

VALINCOUR, *seul.*

Eugénie arrivée!... sans m'avoir fait part de ses projets!... toujours espiègle et maligne! nous nous querellons souvent, mais nous nous aimons à la folie.... oh! c'est bien elle, je l'entends.

SCÈNE V.

VALINCOUR, EUGENIE.

EUGÉNIE, *dans le fond, près de la coulisse.*

Gertrude, recommandez à madame Bertrand le grand carton bleu.... c'est un chapeau.... divin! la dernière mode, que j'apporte à ma sœur. (*Se retournant.*) Ah! vous voilà, Monsieur!... ah! ah! ah! ah! ah! n'est-ce pas que vous êtes étonné de me voir?

VALINCOUR.

Vous ne pouviez me causer une surprise plus agréable. A quoi puis-je attribuer un pareil empressement?

EUGÉNIE.

Je ne vous défends pas de l'interprèter en votre faveur; cependant, je vous dirai franchement qu'outre le motif qui m'amène, j'étais impatiente de connaître l'impression que vous avez faite ici depuis votre arrivée.

VALINCOUR.

Vous pensiez sans doute qu'elle ne m'avait pas été favorable.

EUGENIE.

Mais je le craignais.

VALINCOUR.

Je vois que vous n'avez pas une haute idée de mes moyens de plaire.

EUGÉNIE.

C'est une manière détournée pour m'engager à vous assurer du contraire, mais je n'en ferai rien ; je ne veux pas vous flatter. Vous n'avez violé aucune des clauses de notre traité ?

VALINCOUR.

Aucune. On ne peut avoir le moindre soupçon.

EUGÉNIE.

Et de quelle manière vous êtes-vous présenté ?

VALINCOUR.

Mais.... tout naturellement.... comme quelqu'un qui vient sans façon passer quelques jours à la campagne, chez un ami.

EUGÉNIE.

Tout naturellement !... sans façon !... mais, monsieur de Valincour, il faut quelquefois faire des façons dans le monde ; si chacun suivait vos principes, et n'y mettait aucune restriction, on ne sait trop où cela pourrait s'arrêter.

VALINCOUR.

Ah ! vous allez encore me quereller sur mon caractère... est-il rien de mieux, (car enfin, puisque vous m'attaquez toujours, il faut bien une fois que je prenne le parti de me défendre.) est-il rien de mieux, dis-je, qu'un caractère franc, ouvert, qui se fait connaître et juger dans une minute ; il attire la confiance, inspire de l'intérêt. N'est-il pas mille fois préférable à ces caractères arrangés, inexplicables, qu'on ne peut jamais parvenir à déchiffrer ?

EUGÉNIE.

Vous mettez tant de chaleur à vous défendre, qu'elle

vous fait oublier que ce n'est pas de franchise dont il est question dans ce moment.

VALINCOUR.

Vous avez raison ; mais, belle Eugénie, j'ai tant à cœur de vous prouver que je n'ai pas de défauts.... c'est-à-dire, si, j'ai des défauts, je le sais.

EUGÉNIE.

Je ne vous contrarie pas sur ce point.

VALINCOUR.

Vous êtes méchante!... mais enfin, pour vous plaire, faut-il me changer tout-à-fait? faut-il devenir froid, réservé, prudent, tranquille....

EUGÉNIE.

Non, non, vous seriez trop déguisé; je ne reconnaîtrais plus monsieur de Valincour.

VALINCOUR.

Adorable Eugénie!

EUGÉNIE.

Dites-moi donc.... comment vous a-t-on reçu?

VALINCOUR.

Mais, à merveille!... vous ne pouvez vous faire d'idée de l'accueil aimable et flatteur qu'on m'a fait, et (ce qui vous prouve que j'ai eu raison de ne pas prendre des manières de circonstance), mon air sans façon les a tellement enchantés, qu'ils voulaient d'abord absolument me conduire avec eux chez madame de Varmont, une dame dont le château est ici près, et où on les attendait aujourd'hui; mais ensuite, ils ont sans doute réfléchi qu'il était plus honnête de rester ici pour me recevoir, et ils ont renoncé pour moi à cette partie projettée depuis long-tems. Enfin, c'est à qui me comblera de politesses. Il n'est pas jusqu'à madame Gertrude, jusqu'aux domestiques de la maison, qui ne soient aux petits soins pour moi. (*à part.*) Il est vrai que j'ai un peu encouragé leur zèle. (*haut.*) Ainsi, belle Eugénie, je crois qu'il est inutile de prolonger l'épreuve que vous m'avez imposée; répondez à mon impatience; vous savez à quel point je vous aime, permettez-moi d'instruire votre frère....

EUGÉNIE.

Non, vous savez nos conditions. Certainement je vous crois sur parole ; vous plaisez sans doute à mon frère, mais vous voudrez bien que je tienne de lui-même la confirmation de cette heureuse nouvelle ; puisqu'il ne faut qu'une minute pour vous connaître, d'ici à ce soir il aura le tems de vous juger.

VALINCOUR.

Oh ! je suis bien tranquille.

EUGÉNIE.

Partez, si l'on vous surprenait avec moi, on pourrait nous croire d'intelligence.

VALINCOUR.

Je m'éloigne.... avec la certitude que vous aurez bientôt toute la satisfaction que vous désirez.

EUGÉNIE, *seule.*

Allons vîte embrasser mon frère....

SCENE VI.

CHARLES, EUGENIE, LISA.

CHARLES, *sortant du pavillon.*

Serait-il vrai ? on dit que ma sœur...

LISA, *de même.*

C'est toi, Eugénie ! (*elle l'embrasse.*)

EUGENIE, *les embrassant tous deux.*

Moi-même, ma bonne Lisa. Bonjour, Charles... que je suis aise de vous revoir !

CHARLES.

Eugénie, j'ai cru que tu me boudais un peu.

EUGENIE.

Moi bouder ! c'est toi plutôt qui vas m'en vouloir... je suis venue sans t'en prévenir.

LISA.

Je t'ai bien dit ce matin qu'elle voulait te surprendre.

EUGENIE.

Vous me croyez tous deux bien étourdie; (*à Lisa.*) et cependant je n'ai pas oublié que c'est aujourd'hui ta fète.

LISA, *un peu embarassée.*

Ma fète!

EUGENIE.

Oui, je t'apporte un chapeau... superbe! d'un goût exquis!... et un bouquet... gros comme çà.

CHARLES, *après avoir regardé autour de lui.*

Silence, Eugénie!

EUGENIE.

Comment, silence?

CHARLES.

Oui, Lisa est charmée de tes intentions, je t'en remercie moi-même... mais tu ignores peut-être que voulant vivre ici, sans tumulte, sans éclat, nous avons banni l'usage...

EUGENIE.

L'usage... de fêter ta femme! Ah! te voilà bien, mon frère... toujours la manie d'être un homme singulier!

LISA.

Eh non, ma chère Eugénie, mais tu penses bien qu'à pareil jour, mille importuns, les voisins, le village, tout le monde se croirait obligé de venir me complimenter...

CHARLES.

Et nous sommes ennemis de ces cérémonies-là.

EUGENIE.

Eh bien, tu as tort.

CHARLES.

Je n'en ai pas moins d'attachement pour Lisa. Nous te savons tous deux un gré infini de ton souvenir, mais nous exigeons seulement de ton amitié, de ta complaisance, que tu n'ébruites rien, que cela se passe entre nous... là... sans que personne..,

EUGENIE.

Non, tiens... je ne sais pas, mon frère... je te trouve un air gêné... embarrassé...

LISA, *riant.*

Ne fais pas attention, ma bonne amie, c'est que Charles a un peu d'humeur.

EUGENIE.

Contre moi, peut-être, parce que je ne t'ai pas écrit que je venais?

CHARLES.

Ah! peux-tu le penser? Je ne t'attendais pas, il est vrai, mais vas, je t'assure que je comptais encore bien moins sur la visite que j'ai reçue ce matin.

LISA, *riant.*

C'est cela qui le contrarie.

EUGENIE.

Et quelle visite donc?

CHARLES.

Un monsieur de... Valincour! que je connais à peine, qui dit m'avoir vu, il y trois ans, chez madame d'Olmar.

LISA, *riant.*

Un original!

CHARLES, *avec humeur.*

Un extravagant!

LISA, *riant.*

Qui vient sans façon s'établir chez nous pour un mois.

CHARLES, *avec humeur.*

Ou six semaines... lui, ses chevaux, ses chiens et ses piqueurs... Oh! tu ne peux te faire une idée de ce caractère-là.

LISA.

Nous avions imaginé un prétexte pour le congédier...

CHARLES.

Impossible!

LISA, *riant.*

Rien ne le rebute, il a réponse à tout.

EUGENIE, *à part.*

Eh bien, si c'est-là la réception qu'il m'a tant vantée, je lui en fais mon commpliment. (*haut.*) Vous dites qu'il se nomme monsieur de Valincour?

CHARLES.

Oui.

EUGENIE.

Mais je me le rappelle, moi, Charles. Ne l'ai-je pas vu le jour où tu m'as présentée chez madame d'Olmar?

CHARLES.

Comment tu te souviens de si loin?

EUGENIE.

Un grand jeune homme?

LISA.

Oui.

EUGENIE.

D'assez jolie figure?

LISA.

Pas mal.

EUGENIE.

D'une très-bonne famille, mon frère... Tout le monde le disait chez madame d'Olmar.

CHARLES.

Tu as donc bien fait attention à lui?

EUGÉNIE.

Non; mais dans le fond, je vois qu'il n'a qu'un tort, c'est d'être venu chez vous, si persuadé qu'on l'accueillerait bien, qu'il prend vos froides politesses pour de l'amitié. Ecoutez, écoutez.... vous ne voulez pas de lui? Une idée sublime qui me vient.

TRIO.

Consentez, puisqu'il vous gêne,
A seconder mon dessein,
Je puis sans beaucoup de peine
Vous en délivrer demain.

LISA, CHARLES.

Demain!
Ah! tu serais bien habile.
Mais, crois-moi, n'y compte pas,
L'essai même est inutile,
Tu perdrais ici tes pas.

EUGÉNIE.

Mes pas!
Un rien, mon frère, t'arrête,
Mais, malgré tes beaux discours,
Ce que femme a dans la tête,
Réussit presque toujours.

LISA.

Toujours!
Sans blesser les convenances,
Renvoyer notre importun!
Quels moyens? Ah! tu t'avances,
Pour moi je n'en vois aucun.

EUGÉNIE.

Aucun!
Il faudra bien qu'il se rende,
Mais demain si, devant lui,
Je te fais une demande,
Promets-tu de dire oui?

CHARLES.

Oh! oui.

EUGÉNIE.

Tu le promets?

CHARLES.

Je te le jure.

EUGÉNIE.

Tu diras oui?

CHARLES.

Je dirai oui.

EUGÉNIE.

Il partira.

LISA.

Quoi, sans murmure?

EUGÉNIE.

Si tu le veux, même aujourd'hui.

LISA, CHARLES.

Même aujourd'hui!

EUGÉNIE.

Même aujourd'hui.

LISA, CHARLES.

Ah! tu seras bien habile,
Mais, crois-moi, n'y compte pas,
L'essai même est inutile,
Et tu vas perdre tes pas.

EUGÉNIE.

Mon dieu! rien de plus facile!
Vous verrez, je ne crains pas
Que l'essai soit inutile,
Et que je perde mes pas.

SCÈNE VII.

Les Précédens, VALINCOUR.

VALINCOUR, *dans le fond.*

C'est, je crois, le moment de les aborder?

CHARLES, *à Eugénie.*

Tiens, le voici, tu pourras en juger.

VALINCOUR, *s'avançant.*

Quelle nouvelle vient-on de m'apprendre, mon cher d'Ablinville? Quoi, cette sœur si aimable, si jolie!.... Ah! c'est mademoiselle!.... Je ne m'y trompe pas.... permettez-vous que je lui présente mes respectueux hommages?

CHARLES, *bas à Eugénie.*

Tu l'entends, mon cher d'Ablinville! comme si nous étions liés depuis dix ans.

VALINCOUR.

Mademoiselle, votre arrivée est une joie pour toute la maison; partout je viens d'entendre prononcer votre nom avec des éloges!...

EUGÉNIE, *bas à Valincour et d'un ton piqué.*

On m'a fait aussi le vôtre.

VALINCOUR, *bas à Eugénie.*

Je vous l'avais bien dit; j'en étais sûr! (*haut.*) L'un vante votre bon cœur, l'autre la gaîté de votre caractère; cette qualité est essentielle, surtout à la campagne, où le besoin de se distraire n'admet point d'étiquette.

CHARLES.

Oh! ne sois pas intimidée, Eugénie; monsieur aura bientôt fait connaissance avec toi.

VALINCOUR.

J'ose l'espérer.... Vous êtes gaie, dit-on; moi, je n'ai pas l'humeur triste; tant mieux! Nous allons passer le tems d'une manière tout-à-fait agréable. D'abord je vous préviens, mademoiselle, que je n'ai pas de volontés.

COUPLETS.

Rien ne me mécontente,
Rien ne peut me lasser,
S'il faut chanter, je chante,
Danse, s'il faut danser.
Tout le jour, à toute heure,
Je suis à mes amis,
Veut-on pleurer, je pleure,
Veut-on rire, je ris.

Plus dispos et plus leste
Que tous vos campagnards,
S'il faut rester, je reste,
S'il faut partir, je pars :
Quelqu'avis qu'on embrasse,
On est sûr de ma voix ;
Veut-on chasser ? je chasse,
Veut-on boire ? je bois.

Boston, wiste ou bouillotte,
Je connais tous les jeux,
Je sais mainte anecdote
Que je raconte au mieux.
A mon gré je sommeille,
Sans peine, sans efforts,
Veut-on veiller, je veille,
Veut-on dormir, je dors.

CHARLES.

Tu vois, d'après ce portrait....

EUGÉNIE.

Oui, je vois que monsieur... (*à part.*) Ah ! je suis si troublée.... je crains de me trahir. (*haut.*) Lisa, je n'ai point encore embrassé ton fils.

LISA.

Je vais le chercher.

EUGÉNIE.

Non, non, conduisez-moi plutôt auprès de lui.

VALINCOUR, *à Eugénie.*

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous suivre?

EUGÉNIE.

Oui, monsieur... il y en a. (*elle rentre.*)

CHARLES, *à Valincour.*

Monsieur ne vient pas?

VALINCOUR.

Je suis à vous dans la minute. (*seul.*) Comment donc? Eugénie a pris un air digne, qui va très-bien à la circonstance; au reste, je suis sûr qu'elle est contente de moi, sans avoir eu l'air de la connaître, je l'ai mise tout de suite à son aise.

SCÈNE VIII.

VALINCOUR, BASILE et CLAUDINE, *tous deux endimanchés.*

BASILE, *portant un petit panier recouvert d'une serviette blanche.*

Avance, j'te dis.

CLAUDINE *ayant un bouquet caché sous son tablier.*

Je n'ose pas.

BASILE, *la poussant.*

N'aie pas peur.

VALINCOUR.

Ah! voilà une jolie paysanne! approchez, la belle enfant; qu'est-ce que vous demandez?

BASILE.

Monsieur, c'n'est pas vous, car j'vois ben qu'vous n'êtes pas d'la maison.

CLAUDINE.

J'voudrions parler en cachette à madame d'Ablinville.

BASILE.

Oui, comm' dit Claudine, c'est en cachette que j'avons à lui dégoiser çà.

VALINCOUR.

Comment, belle Claudine, vous ne voulez pas me mettre dans la confidence?

BASILE.

Nennet! nennet!

CLAUDINE.

Vous l'iriez r'dire à tout l'monde, et par après j'serions mal reçus.

VALINCOUR.

Que tenez-vous là de si bien caché?

CLAUDINE.

C'est un bouquet.

BASILE.

Et moi des gâtiaux... et j'dis qui vous ont eune mine... c'est Claudeine qui les a faits.... voyais, comm' çà vous est r'tappé!

VALINCOUR.

Un bouquet! des gâteaux!

CLAUDINE.

Sans compter un joli compliment d'l'invention du maît' d'école d'cheux nous, et qu'j'avons appris sans qu'i s'en manque une lettre, dà.

VALINCOUR.

Un compliment! mais vous avez donc quelqu'un à fêter?

BASILE.

Pardine! est-c'que çà s'demande?

COUPLETS.

CLAUDINE.

On n'est pas ingrate, je pense,
Fi, ça dénote un mauvais cœur;
On a de la reconnaissance,
Des sentimens qui font honneur!
Madame elle-même est si bonne!
C'n'est rien auprès de c'qu'ell' nous donne,
Mais chut! il faut être discret,
C'est un secret, c'est un secret!

VALINCOUR.

Comment? ce serait aujourd'hui la fête de madame d'Ablinville? mais son mari, ses gens, personne n'en a parlé.

BASILE.

Et sûrement! il y a d'bonn' raisons pour çà.

De d'puis qu'i sont dans ce village,
Madame et monsieur, voyais-vous,
N'ont pas voulu, comm' c'estd'uage,
Qu'on chommât leux fête à tretous;
Or si je prenons la licence
De braver c'te fois la défense
Et d'offrir not' petit bouquet....
C'est en secret, c'est en secrei.

VALINCOUR, *d'un air transporté.*

Oh! quelle heureuse circonstance!... et que je suis charmé....

BASILE.

Mais taisez-vous donc... comm' vous criais!.. vous allais nous pardre.

BASILE et CLAUDINE.

Si l'on s'aperçoit d'not' visite,
L'on nous renverra tout penauds,
Et je s'rons forcés par ensuite
D'manger nous-memes nos gâtiaux.
De peur que ça n'nous porte ombrage,
Vous n'en saurez pas davantage,
Prenez que j'n'ons rien dit, rien fait....
C'est un secret, c'est un secret.

VALINCOUR.

Mais, au contraire, mes bons amis, je suis ravi de ce que vous venez de m'apprendre. (*à part.*) Voilà un sujet de joie, une semaine entière de plaisirs! un moyen infaillible d'entrer dans les bonnes grâces de ma future belle-sœur! (*à Basile.*) Mon garçon, je te retiens, et vous aussi, ma chère Claudine; vous serez mes acteurs.

BASILE.

Aqueteurs! nennet, Monsieur, nennet!

VALINCOUR.

Dites-moi, mes amis, avez-vous beaucoup de mémoire?

BASILE.

De mémoire?... comm' qui dirait de r'souvenance?

CLAUDINE.

Oh qu'oui! j'n'oublierons jamais tout l'bien qu'Madame a fait à not' père il y a deux ans, lorsque j'étions si pauvres!

BASILE.

Et à moi itou !

CLAUDINE.

C'est elle qui m'a fait apprendre à lire, à écrire....

BASILE.

Et c'qui vaut mieux encore, c'est elle qui a promis d'nous marier.

VALINCOUR.

Je vois d'après cela que vous l'aimez....

BASILE et CLAUDINE.

Oh ! de tout not' cœur !

VALINCOUR.

En ce cas, pour le lui prouver, il faut vous soumettre à faire tout ce que je vous ordonnerai.

CLAUDINE.

Pour l'i prouver que j'l'aimons ? ah ! pardine, j'irions au bout du monde.

BASILE.

Et pus loin encore, s'il le fallait.

VALINCOUR.

Retournez au village. (*à Claudine.*) Prévenez vos compagnes ; toi, tes amis, qu'on se pare de son mieux, et que dans une heure au plus tard, filles, garçons, jeunes, vieux, tout le monde soit rendu sous la grande charmille, à l'entrée du parc ; j'irai vous y rejoindre, et vous indiquerai à tous ce que vous aurez à faire.

BASILE.

Mais, Monsieur....

VALINCOUR, *les poussant.*

Allez, ne perdez pas de tems... ayez beaucoup de fleurs, cueillez tout ce que vous trouverez dans le jardin.

BASILE.

Mais....

VALINCOUR.

Mais ! mais !... si l'on vous fait quelqu'objection, vous direz que c'est moi, Valincour, un ami de Madame, qui répond de tout.

BASILE.

A la bonne heure, mais....

VALINCOUR, *les poussant.*

Il suffit, pas de réplique, et dépêche-toi.

BASILE.

Vians, Claudeine, vians, car avec c' monsieur là on n'a tant seulement pas l' tems de se r'connaître.

SCÈNE IX.

VALINCOUR, *seul.*

Ah! madame d'Ablinville, c'est votre fête, et vous nous en faisiez mystère!... Eugénie elle-même ne m'a prévenu de rien. Je me vengerai de ce silence. Exécutons mon plan. D'abord... une scène... pastorale! — Je vais la composer. — Un bal... un concert... — Pourquoi pas? mes deux piqueurs... l'un joue de la clarinette, l'autre du cor, voilà mon orchestre. — La jeune Claudine et son futur, voilà mes coryphées! tout le village, mes chœurs! — Et mon théâtre... ici... en face de ce pavillon... — Voilà un petit Amour qui nous gênera peut-être, nous le mettrons de côté... Pour des spectateurs, nous n'en manquerons pas, j'invite tous les châteaux voisins... C'est charmant! grand tapage, à peu de frais, et nous nous amuserons pour le moins autant qu'à Paris. (*Il s'assied sous le berceau.*) Vîte, mon crayon... esquissons ma scène.

SCENE X.

VALINCOUR, CHARLES.

CHARLES, *sortant du pavillon.*

Eh bien! je vais le prévenir que nous allons à la promenade.

VALINCOUR, *sous le berceau.*

O muse! je t'implore!

CHARLES, *à part.*

Ah ! comment donc, il compose ?

VALINCOUR, *composant et écrivant sur ses tablettes.*

» Vous qui joignez la grace à la douceur...

CHARLES, *à part.*

A qui s'adresse cette aimable épitre ?

VALINCOUR.

» Lisa, pourquoi refuser notre hommage ?

CHARLES.

Lisa ! qu'entends-je ?

VALINCOUR.

» Si de l'esprit vous craignez le langage,
» Laissez au moins, laissez parler le cœur !

CHARLES.

Que veut dire ?

VALINCOUR.

Ce que c'est que d'être bien inspiré ! cela coule de source.

CHARLES.

Ceci est singulier.

VALINCOUR.

D'Ablinville ne se doute guère qu'en ce moment je m'occupe ainsi de sa femme.

CHARLES.

De ma femme !

VALINCOUR.

Mais il faut convenir aussi que messieurs les maris ne sont pas toujours très-galans.

CHARLES.

Quel étrange discours !

VALINCOUR.

Belle Lisa ! si l'on vous oublie, c'est moi qui veux réparer ce tort... Encore quatre vers, je suis en verve !

CHARLES.

J'ai peine à me contenir.

VALINCOUR.

A merveille ! voilà une idée... j'espère que Lisa sera enchantée de moi !

CHARLES, *très-haut.*

Se peut-il ?...

VALINCOUR, *se levant.*

Hein !... D'Ablinville !... Cachons vîte ce portefeuille.

CHARLES, *à part.*

Ah ! M. de Valincour... des déclarations à ma femme ! Dissimulons encore. (*Il s'avance.*)

FINALE.

CHARLES.

A composer, monsieur, je crois, s'amuse ?

VALINCOUR.

La poësie a pour moi de l'attrait.

CHARLES.

Je ne veux pas déranger votre muse.

VALINCOUR.

Restez, restez, vous êtes trop discret.

ENSEMBLE.

CHARLES, *à part.*	VALINCOUR, *à part.*
Je déjouerai bien son projet.	Il ne saura pas mon projet.

CHARLES.

Sous ces berceaux quelqu'objet vous inspire ?

VALINCOUR.

Il en est un qui m'inspire en effet?

CHARLES.

Et quel est-il ?... ne pouvez-vous le dire ?

VALINCOUR.

Non, non, non, non, ce serait indiscret.

CHARLES.

C'est une femme, je parie?

VALINCOUR.

C'est une femme assurément !

CHARLES.

Elle est aimable ? elle est jolie ?

VALINCOUR.

Il n'est rien de plus séduisant !

CHARLES.

D'un esprit! d'une grace extrême?

VALINCOUR.

Tout en elle est fait pour charmer!

CHARLES.

Et sans doute qu'elle vous aime?

VALINCOUR.

Non... mais je veux m'en faire aimer.

ENSEMBLE.

CHARLES, *à part.*

J'ai peine à cacher ma colère,
J'ai su pénétrer son secret,
Envain il use de mystère,
Je déjouerai bien son projet.

VALINCOUR, *à part.*

Le cher d'Ablinville a beau faire,
Il ne saura pas mon secret,
Usons encore de mystère
Pour réussir dans mon projet.

SCENE XI.

VALINCOUR, CHARLES, LISA, EUGENIE, *sortant toutes deux du pavillon ; elles ont mis chacune un schall et un chapeau.*

LISA.

Je t'attends, viens donc, je t'en prie,
C'est l'instant de se promener.

CHARLES.

Je suis à toi, ma chère amie.

VALINCOUR, *à part.*

Quel bonheur! ils vont s'éloigner.

LISA et EUGÉNIE, *à Valincour.*

Monsieur est-il de la partie?
Voudra-t-il nous accompagner?

VALINCOUR.

Sachant que, sans crainte de blâme,
On peut ici vivre à son gré,
J'userai de ce droit, madame,
Et dans ces lieux je resterai.

LISA et EUGÉNIE.

Vous resterez?

VALINCOUR.

Je resterai.

CHARLES.

A ce droit que monsieur reclame,
Je juge que, de son côté,

Il veut au moins, en liberté,
Rêver à l'objet qui l'enflamme.

LISA et EUGÉNIE, *à part.*

Rêver à l'objet qui l'enflamme !

VALINCOUR, *à Lisa.*

Oui, oui, partez, point de gêue, madame,
Je vais rêver à l'objet qui m'enflamme !

CHARLES, *à Lisa.*

Tu vois qu'il ne s'en défend pas.

VALINCOUR.

Que je n'arréte point vos pas.

LISA.

Vraiment, je ne le comprends pas.

EUGÉNIE, *à part.*

Hélas ! je ne le comprends pas.

TOUS ENSEMBLE.

VALINCOUR, *à part.*

Il faudra faire diligence,
Et profiter de leur absence,
Allons, monsieur le troubadour,
Que tout soit prét à leur retour.

LISA, *à Charles.*

Pourquoi cet air de défiance ?
Au lieu d'éviter sa présence,
Avec Monsieur de Valincour
Je m'expliquerais sans détour.

CHARLES, *à part.*

Malgré cet air de suffisance,
Je tromperai son espérance;
Il faudra bien que Valincour
Tantôt s'explique sans détour.

EUGÉNIE, *à part.*

Aurait-il fait quelqu'imprudence
Pour servir son impatience ?
Je crains, hélas ! que Valincour
N'emploie ici quelque détour.

CHARLES, LISA, EUGÉNIE.

Adieu, Monsieur.

VALINCOUR.

Adieu, Mesdames.

CHARLES, LISA, EUGENIE.

Bon courage !

VALINCOUR.

Bon voyage !

VALINCOUR, *à part.*

Allons, monsieur le troubadour,
Que tout soit pret à leur retour.

CHARLES, *à part.*

Il faudra bien que Valincour
Tantôt s'explique sans détour.

EUGÉNIE, *à part.*

Je crains, hélas ! que Valincour
N'emploie ici quelque détour.

LISA, *à part.*

Avec Monsieur de Valincour
Je m'expliquerais sans détour.

TOUS.

Adieu, adieu.

(*Charles, Lisa et Eugénie s'en vont du côté droit, Valincour sort par le côté gauche.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

BASILE, CLAUDINE. (*Ils ont chacun un papier à la main.*)

BASILE.

Queu diantre c' monsieur-là nous a-t-i donné à apprendre ?

DUO.

Ah! c'est une sorcellerie!
Ou ben, morgué, je n'sis qu'un sot.
De d'puis une heur' que j'chante, que j'crie,
J'n'ons encor' pu r'tenir un mot.

CLAUDINE.

Pour moi j'suis ben plus aguerrie,
C'papier... j'lons défriché bentôt,
Et j'vas te l'réciter, j'parie,
A ne pas me tromper d'un mot.

BASILE.

Essayons encor de l'apprendre :
» Madame, en ce jour,
» Notre amour...
» Notre amour...
» En ce jour...
» Notre amour...
Jarniguoi! comment donc s'y prendre?
J'mettons toujours
Les mots à r'bours.

CLAUDINE.

Ecoute-moi, tu vas m'entendre :
» Madame en ce jour
» Notre amour...
» Notre amour...
» En ce jour...
» En ce jour...

C'est toi qui me fais désapprendre,
V'là que j'm'embrouille à mon tour.

BASILE.

Claudine, que t'en semble?
Si j'apprenions ensemble,
L'on a plus d'esprit à deux.

CLAUDINE.

En effet, il me semble
Qu'en apprenant ensemble,
La mémoire ira ben mieux.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

» Madame, en ce jour
» Notre amour...
» Notre amour...
» En ce jour...
» En ce jour...

BASILE.

Ah! c'est une sorcellerie!
Ou ben, morgué, je n'sis qu'un sot!
De d'puis uneheur' que j'chante, que j'crie,
J'nons encor pu r'tenir un mot.

CLAUDINE.

Ah! c'est une sorcellerie!
Je savions bien mieux qu'çà tantôt;
J'aurions récité, je parie,
A ne pas me tromper d'un mot.

BASILE.

Jarni, jarni, faut que j'm'entête:
Lis sur l'papier et souffle-moi,
C'te fois-ci pour que rien n'm'arrête,
Je vas répéter après toi.

CLAUDINE.

Voyons, voyons, dis comme moi.
» Madame, en ce jour, notre amour...

BASILE.

» Madame, notre amour, en ce jour...

CLAUDINE.

» S'empresse...

BASILE.

» Notre amour
» En ce jour
» S'empresse...

CLAUDINE.

» A payer...

BASILE.

» En ce jour s'empresse
» A payer...

CLAUDINE.

» Les tributs...

BASILE.

» Les tributs...

CLAUDINE.

» Qui sont dûs...

BASILE.

» Qui sont dûs...

CLAUDINE.

» Aux vertus...

BASILE.

Aux vertus...

CLAUDINE.

» Et nous venons avec ivresse...

BASILE.

» Notre amour,
» En ce jour,
» Les vertus...
» Qui sont dûs...
» Aux vertus:
» S'empresses
» Avec ivresse...

Ah! c'est une sorcellerie!
Oui, oui, morgué, je n'sis qu'un sot,
J'ons la tête toute ahurie,
Je ne saurons jamais un mot.

CLAUDINE.

Ah! c'est une sorcellerie!
Voilà ta mémoire en défaut!
C'est inutile, je parie
Que tu n'sauras jamais un mot.

BASILE.

Mais dam', aussi!... je n'sommes pas faits à ce stile-là, nous autres.

CLAUDINE.

Que répondre à c'Monsieur, quand i d'mandra si je savons?

BASILE.

Parguienne! tiens, faut payer d'affronterie! et li dire bravement qu'oui.

CLAUDINE.

Oui!.. et quand j'serons devant Madame, et qu'il faudra parler?

BASILE.

Eh bien, j'parlerons, quoi! j'li dirons: Madame... et

ci... et çà... not' bienfaisance... vot' respect... et pis je n'manquerons pas d'li glisser qu'elle a promis d'nous marier... mais, tians, tians, le voici qui viant, c'Monsieur... Ne te déconçarte pas, entends-tu, Claudine?

SCENE II.

Les Précédens, VALINCOUR, Deux Paysans.

VALINCOUR, *ayant les mains pleines de bouquets.*

Tenez, tenez, mes bons amis... je viens de faire une ample provision de bouquets, j'ai dépouillé tous les orangers, je n'ai pas épargné le plus petit rosier.

(*Il les partage entre Basile et Claudine.*)

BASILE.

O mon dieu!

VALINCOUR, *aux deux paysans.*

Vous autres, enlevez bien vîte cette statue et cachez-la derrière la charmille. (*Les deux Paysans enlèvent la statue d'abord et ensuite le piedestal.*)

BASILE.

Mais, M. d'Ablinville...

VALINCOUR.

Sera enchanté!... Il faut vous tenir prêts, Madame n'est pas encore revenue de la promenade, mais sans doute elle ne tardera pas... J'ai donné le mot d'ordre... Le village est instruit de ce qu'il a à dire et à faire, petits comme grands, tout le monde a un zèle, une bonne volonté!...

BASILE.

Ah! parguienne! et nous donc?

VALINCOUR.

Vous savez vos couplets?

BASILE.

Ah! ah! j'crois ben.

VALINCOUR.

Vous êtes contens de votre mémoire?

BASILE.

Pst !... il y en aurait eu long d'ça à apprendre, que ça n'nous aurait pas coûté davantage. Tenais, voyais plutôt :

» Madame, en ce jour,
» Notre amour... »

VALINCOUR.

C'est bon ! c'est bon !... Je ne doute pas...

BASILE.

Non, mais c'est que ça va tout seul. « Madame, notre amour, en ce jour...

VALINCOUR.

Il suffit, je m'en rapporte à vous... Tâchez seulement de ne pas oublier...

BASILE.

Oublier ! bah ! dans huit jours, dans six mois, j'en saurons tout autant qu'à présent.

VALINCOUR.

A merveille !

BASILE, *à Claudine.*

Vois-tu pourtant c'que c'est que l'hardiesse !

SCENE III.

Les Précédens, GERTRUDE, *en grande parure.*

GERTRUDE.

Monsieur, je viens vous prévenir que tout le monde est rentré... (*on sonne.*) Tenez, entendez-vous ? l'on sonne au salon.

VALINCOUR.

Tant mieux !

GERTRUDE.

Et comment me trouvez-vous ?

VALINCOUR.

Superbe !

GERTRUDE.

N'est-ce pas qu'on peut hardiment figurer dans le tableau.

VALINCOUR.

A-t-on envoyé mes billets d'invitation ?

GERTRUDE.

Michel, le jardinier, ses garçons, toute la maison est partie pour exécuter vos ordres. (*à Basile et à Claudine.*) Mes enfans, à votre poste, sous la grande charmille où l'on est rassemblé.

VALINCOUR.

Moi, je vais rejoindre Madame d'Ablinville, et tâcher adroitement de l'amener par ici au moment du signal convenu. Du silence jusque là!

BASILE.

Oh ! soyais tranquille ! si j'parlons, vous nous entendrez bien.

GERTRUDE.

Je suis femme, et bien certainement il ne m'échappera pas la plus petite indiscrétion.

SCENE IV.

GERTRUDE, *seule.*

(*On sonne.*)

On sonne encore ! Allons vîte.... Mais j'y songe ! O ciel ! quelle étourderie j'allais faire ! Cette grande parure que je n'ai pas coutume.... (*On sonne.*) Si je me présente comme cela devant monsieur, que dira-t-il? que pensera-t-il?... (*On sonne.*) Ah ! mon dieu ! le voilà qui s'impatiente !.... On y va.... on y.... mais, non, c'est impossible ! il se douterait de quelque chose.... dans quel embarras je suis!

SCÈNE V.

CHARLES, GERTRUDE.

CHARLES, *sortant en colère du pavillon.*

Gertrude ! Michel !.... eh bien ? vous n'entendez donc pas ?

GERTRUDE.

Comment, Monsieur.... est-ce que vous avez sonné ?

CHARLES.

Depuis deux heures.... et personne ne répond !

GERTRUDE.

Excusez... mais je... j'étais... je croyais...

CHARLES.

Quelles affaires vous occupent donc tellement que vous ne puissiez venir, lorsqu'on vous appelle ?

GERTRUDE.

C'est vrai, c'est vrai, notre maître, j'ai tort : c'est que...

CHARLES.

C'est que... vous avez l'air bien troublé... Et dites-moi donc pour qui cette toilette extraordinaire ?... vous n'avez pas l'habitude...

GERTRUDE.

Non, non, je n'ai pas l'habitude... Mais aussi il ne nous arrive pas tous les jours du monde, des étrangers.

CHARLES.

Des étrangers... ma sœur ?

GERTRUDE.

Et M. de Valincour, donc ?

CHARLES.

M. de Valincour !

GERTRUDE.

Sûrement ! vous entendez bien qu'on ne veut pas avoir l'air... qu'on est bien aise enfin de faire voir...

CHARLES.

Et c'est pour M. de Valincour que vous vous êtes si bien parée?

GERTRUDE.

Oh ! c'est un homme bien aimable, allez, notre maître, bien obligeant, bien...

CHARLES.

Bien généreux, n'est-ce pas, madame Gertrude ?

GERTRUDE.

Oui, oui, bien généreux.... Ce n'est pas que... oh ! là dessus je puis vous jurer... l'intérêt ! fi donc ! Mais je suis forcée maintenant de lui rendre justice, et je suis sûre que bientôt, ni vous, ni Madame, vous ne pourrez plus vous passer de lui.

CHARLES.

Ni madame ! En vérité, je vous remercie de votre heureux pronostic... Allez, dites à Michel de venir me parler.

GERTRUDE.

A... Michel... de venir... vous parler ?

CHARLES.

Oui.

GERTRUDE.

Tout de suite, Monsieur ?

CHARLES.

Eh ! oui, vous dis-je ! sur-le-champ... j'ai besoin de lui.

GERTRUDL.

Ça ne vous serait pas égal d'attendre... seulement... une heure ?

CHARLES.

Une heure ! mais perdez-vous la tête ?

GERTRUDE.

Non, non... c'est que... je m'en vas vous dire...

CHARLES.

Enfin.

GERTRUDE.

Michel, dans ce moment, est allé en commission.

CHARLES.

Et pour qui ?

GERTRUDE.

Ne vous fâchez pas, notre maître, c'est M. de Valincour qui l'a chargé...

CHARLES.

Encore M. de Valincour ! mais n'a-t-il pas ses gens ? Je trouve bien singulier...

GERTRUDE.

Vous avez raison, mais il l'a prié de si bonne grace que Michel n'a pu le refuser.

CHARLES.

Dites au moins au jardinier qu'il vienne, lui, ou un de ses garçons.

GERTRUDE.

Ah ! mon Dieu, n'est-ce pas un sort ?

CHARLES.

Eh bien ! quoi ? M. de Valincour les aurait-il aussi envoyés en commission ?

GERTRUDE.

Monsieur, assurément... il ne savait pas que vous pussiez avoir besoin d'eux, sans cela...

CHARLES.

Mais... qu'est donc devenue...

GERTRUDE.

Quoi, Monsieur ?

CHARLES.

La statue... qui était sous ce berceau ?

GERTRUDE.

La... la... la statue ?

CHARLES.

Oui. Encore ce matin elle était à sa place.

GERTRUDE.

Apparemment que... que M. de Valincour...

CHARLES.

Toujours M. de Valincour ! c'est incroyable, en vérité ! il commande, dispose de tout chez moi ! je ne suis plus rien.. à merveille !... Madame Gertrude, je saurai mettre ordre à tout cela.

GERTRUDE.

O ciel ! le voilà fâché !

CHARLES.

Allez au salon et prévenez madame que je desire lui parler ici en particulier.

GERTRUDE.

Madame... Tenez, Monsieur, la voilà au bout de la terrasse avec M. de Valincour.

CHARLES.

Ma femme!... avec M. de Valincour!... oh! pour le coup c'est trop de patience, et...

EUGÉNIE, *sortant du pavillon.*

Mon frère ! mon frère !

CHARLES, *s'échappant.*

Laisse-moi, laisse-moi.

SCÈNE VI.

EUGÉNIE, GERTRUDE.

EUGENIE.

Eh bien ! qu'a-t-il donc, ma chère Gertrude ? comme il m'a repoussée !

GERTRUDE.

Ce n'est pas contre vous qu'il est en colère ?

EUGENIE.

A qui en veut-il ?

GERTRUDE.

A M. de Valincour.

EUGENIE.

Ah !... et moi aussi.

GERTRUDE.

Vous savez, sans doute...

EUGÉNIE.

Non, je ne sais rien.

GERTRUDE.

Comment ? par quel hazard ne vous a-t-on pas mise dans la confidence ?

EUGÉNIE.

De quoi?... Mais achevez, parlez donc bien vîte.

GERTRUDE.

Mais de cette fête que M. de Valincour prépare pour Madame.

EUGENIE.

Une fête... pour Madame d'Ablinville!

GERTRUDE.

Eh! oui.

EUGÉNIE, *à part.*

Là!... j'en étais sûre qu'il allait faire encore quelqu'inconséquence. (*haut*) Et quand doit-elle avoir lieu, cette fète.

GERTRUDE.

Tout à l'heure.... ici même!... c'est pour cela que vous me voyez dans mes plus beaux atours.

EUGÉNIE.

Madame Gertrude, n'y aurait-il pas moyen d'empêcher....

GERTRUDE.

D'empêcher!.... non, certainement, tout le village est là qui attend le moment avec une impatience!....

EUGÉNIE.

Allons, il ne manquait plus que cela pour bien contrarier mon frère.

GERTRUDE.

Oh! ne craignez rien. M. de Valincour répond de tout.

EUGENIE.

Excellente caution!.... Alors, je pars, je retourne à Paris.

GERTRUDE.

Y pensez-vous? un jour comme....

EUGÉNIE.

Je le veux, il le faut, rien ne pourrait s'y opposer. (*à part.*) Moi qui lui avais tant recommandé la plus

grande circonspection... L'étourdi! non, je ne l'épouserai jamais.

SCENE VII.

EUGÉNIE, GERTRUDE, VALINCOUR.

VALINCOUR, *de loin.*

Ah! ah! ah! ah! ce pauvre d'Ablinville!

GERTRUDE.

Vous faites bien de venir, Monsieur, car, tenez, voilà Mademoiselle qui veut déjà nous quitter. Tâchez de la retenir, je vous en prie, vrai, vrai, il n'y aurait pas de plaisir sans elle.

SCÈNE VIII.

EUGÉNIE, VALINCOUR.

VALINCOUR.

Eugénie, sérieusement vous voulez repartir?

EUGÉNIE.

Oui, Monsieur.

VALINCOUR.

Quoi! vous ne vous plaisez plus ici?

EUGÉNIE.

Non, Monsieur.

VALINCOUR.

Vous avez donc quelque sujet de mécontentement?

EUGÉNIE.

Oui, monsieur.

VALINCOUR.

Je vous proteste cependant que nos affaires prennent une tournure admirable!

EUGENIE.

(*A part.*) Tout le monde voudrait le voir bien loin

et il trouve cela charmant!... (*haut.*) Puis-je savoir, Monsieur, ce qui vous faisait tant rire tout-à-l'heure?

VALINCOUR.

Oh! c'est la plus drôle d'aventure!... J'étais au bout de cette terrasse, seul, avec votre aimable sœur, l'intéressante Lisa!... Je lui disais, comme bien vous pensez, tout ce que je pouvais imaginer de mieux pour me la rendre favorable.... Voilà que d'Ablinville nous aperçoit de loin, il accourt, nous aborde, mais d'un air!... non, je n'ai jamais vu de jaloux cacher plus mal son dépit.... ensuite il a emmené Lisa, et m'a quitté en me lançant un regard!...

EUGENIE.

Fort bien! et c'est là le sujet de votre joie! voilà cette aventure si plaisante!...

VALINCOUR.

Eh! sans doute! puisque d'un seul mot je puis le désabuser; mais je réserve cela pour le moment pathétique où je lui ferai l'aveu de ma tendresse pour vous.

EUGENIE.

Votre tendresse! assurément la manière dont vous en parlez est bien faite.... pour que je n'y croye pas.

DUO.

Je vous l'ai dit. ce ton me blesse,
Il me déplait, vous le savez,
Toujours vous parlez de tendresse,
Jamais vous ne me la prouvez.

VALINCOUR.

De ce reproche qui me blesse,
Hélas! comment me préserver?
Vous douteriez de ma tendresse!
Ah! puis-je mieux vous la prouver?

EUGÉNIE.

J'ai condamné votre folie,
En avez-vous plus de raison?
Non, non.

VALINCOUR.

Femme aimable, femme jolie,
Peut-elle inspirer la raison?
Non, non.

EUGÉNIE.

Quand vous ferez une promesse,
De bonne foi vous croira-t-on ?
Non, non.

VALINCOUR.

Aimez-vous mieux me voir sans cesse
Auprès de vous comme un Caton?
Non, non.

ENSEMBLE.

EUGÉNIE.	VALINCOUR.
Je vous l'ai dit, ce ton me blesse,	De ce reproche qui me blesse, etc.

VALINCOUR.

Rassurez-vous, chère Eugénie,
Vous seule possédez mon cœur,
Je vous aime, c'est pour la vie,
Et ce serment n'est pas trompeur.

EUGÉNIE.

Vous êtes sûr de votre amie,
Et vous seul possédez son cœur,
Je vous aime, c'est pour la vie !
Pourquoi donc troubler mon bonheur ?

VALINCOUR.

Tenez, pour vous prouver combien j'ai de confiance en vous, je vais vous faire part d'un projet.... charmant !

EUGÉNIE.

D'un projet !... mon dieu ! je sais tout.

VALINCOUR.

Comment ?

EUGÉNIE.

Il s'agit d'une fête que vous voulez donner à ma sœur, eh bien, je vous annonce, moi, que cette démarche va vous perdre tout-à-fait.

VALINCOUR.

Au contraire, ce sera la plus agréable surprise !...

EUGÉNIE.

Comment voulez-vous que ce soit une surprise ? ne verra-t-on pas arriver tout le monde dans l'avenue ?

VALINCOUR.

Pas du tout. J'ai prévenu cet inconvénient. J'ai fait abattre un pan de mur, à l'extrémité du parc, par où l'on entrera.

EUGÉNIE.

Un pan de mur! mais, mon frère....

VALINCOUR.

C'est un service que je lui rends; le mur tombait en ruines, il a besoin d'être relevé.

EUGÉNIE.

Fort bien! vous ignorez, je le vois, que l'on vous regarde ici comme un original, un extravagant... Charles est furieux contre vous, Lisa est offensée de votre conduite....

VALINCOUR.

Ah! que vous me faites plaisir de me dire tout cela!

EUGÉNIE.

Parce que vous n'en croyez pas un mot; mais les voilà qui viennent: si vous voulez vous en convaincre, tenez-vous à l'écart, ne vous montrez pas, de là vous pourrez entendre votre panégyrique.

VALINCOUR, *riant.*

Eh bien, je ne demande pas mieux. (*à part.*) Bon, voici le moment de la catastrophe!

SCENE IX.

CHARLES, LISA, EUGÉNIE, et VALINCOUR *dans le fond.*

LISA, *à Charles, qui tient une lettre.*

Charles, réfléchis encore avant de faire cette démarche.

CHARLES.

La prudence, ton repos, le mien, tout m'y décide, et j'espère enfin que monsieur de Valincour, d'après cette lettre....

EUGÉNIE.

Une lettre! tu viens de lui écrire, mon frère?

LISA.

Avec ménagement, je pense?

CHARLES.

Eh! faut-il en garder avec un homme qui brave lui-même toutes les convenances?

VALINCOUR, *à part.*

Ah! ceci est à mon adresse.

EUGÉNIE.

Voyons, Charles, lis-nous la lettre avant de l'envoyer.

CHARLES.

J'y consens, et je suis sûr que toi-même, Eugénie, tu l'approuveras en son entier.

VALINCOUR, *à part.*

Ecoutons la missive.

CHARLES, *lisant.*

« Monsieur.... »

EUGÉNIE.

Monsieur!...

CHARLES.

« L'honneur vous ordonne de détruire au plutôt les soupçons que vous avez fait naître. Si vous n'êtes venu ici qu'avec de coupables motifs, perdez l'espoir de réussir..... vous ne sauriez nous abuser plus long-tems....

VALINCOUR, *donnant le signal.*

A vous, mes amis!

(*Aussitôt on entend un grand nombre de coups de fusils, tirés par les paysans, et les deux piqueurs de Valincour exécutent une fanfare.*)

LISA, *effrayée.*

O ciel!

EUGENIE, *de même.*

Qu'entends-je?

CHARLES.

Qu'est-ce que c'est que cela?

VALINCOUR, *gaîment.*

La réponse à votre lettre, mon cher d'Ablinville.

CHARLES.

Quoi, Monsieur, vous venez....

VALINCOUR.

Me justifier !

LISA.

Mais ce bruit....

VALINCOUR.

Est le signal des plaisirs auxquels nous devons tous consacrer cette aimable journée.

SCENE X.

Les Précédens, BASILE, CLAUDINE, Mad. GERTRUDE, MICHEL, le Jardinier, ses Garçons, Villageois et Villageoises *de tout âge, tous parés et portant des bouquets; en un instant on forme un tableau; les Jardiniers attachent les guirlandes et le chiffre de Lisa dans les intervalles des arbres qui sont le long de la terrasse.*

CHŒUR GÉNÉRAL.

Livrons-nous tous à l'allégresse
Que nous inspire un si beau jour,
Fêtons, célébrons la tendresse,
Gloire aux vertus, à la sagesse,
Qui parent cet heureux séjour.

CHARLES, *interrompant la fête.*

Un moment!

BASILE.

Là! j'l'aurais parié qu'Monsieur se fâcherait!

CHARLES, *avec beaucoup d'humeur.*

Mais enfin, Monsieur... car il est aisé de voir que c'est vous qui avez imaginé cette fête; quelle a été votre intention?

VALINCOUR.

D'être agréable à Madame.

CHARLES.

Agréable !

VALINCOUR.

Mon bonheur ne dépend plus que d'elle.

CHARLES.

Comment ?

VALINCOUR.

De vous aussi.

CHARLES.

De moi !

VALINCOUR.

Eh ! sans doute, puisque votre sœur, l'aimable Eugénie enfin, a juré de ne pas m'épouser sans votre consentement.

CHARLES, *passant de la colère à la surprise.*

Ma sœur !

LISA.

Eugénie !... eh quoi ! tu nous avais caché....

EUGENIE.

Je craignais un refus, et j'avais bien raison, car Monsieur a fait précisément tout ce qu'il fallait pour mécontenter tout le monde.

VALINCOUR.

Vous le dites, mais je suis sûr que vous n'en croyez rien. Mon cher d'Ablinville, je ne puis vous peindre combien il m'en a coûté de me contraindre, de me gêner comme je l'ai fait depuis mon arrivée....

CHARLES.

Mais je ne m'en suis pas aperçu... (*à Lisa.*) Comment Monsieur agit-il donc quand il est sans gêne ?

VALINCOUR.

Oui, je brûlais d'impatience de vous faire l'aveu de mes sentimens pour votre aimable sœur, mais elle me l'avait défendu ; elle voulait auparavant connaître votre façon de pensée sur mon compte ; je suis donc venu chez vous, je

me suis montré, comme je l'avais promis, sans déguisemens, tel que je suis, là.... convenez....

CHARLES.

Oh! je vous rends justice sur ce point; vous n'avez fait aucuns frais pour surprendre notre bienveillance.

VALINCOUR, *à Eugénie.*

Vous le voyez.... (*à Charles.*) Maintenant que vous me connaissez à merveille, daignez accorder votre consentement....

CHARLES.

Vous traitez bien légèrement une affaire aussi sérieuse... vous voulez arranger un mariage.... comme vos fêtes, en impromptu!

VALINCOUR.

Faut-il donc y réfléchir dix ans. D'ailleurs, j'y pense sérieusement depuis long-tems; votre tante y consent, Eugénie y consent, moi, je le désire de toute mon âme.... vous-même, au fond du cœur, vous n'en serez pas fâché, car vous m'avez soupçonné.... lorsque vous me connaîtrez encore mieux, vous saurez que je suis incapable de faire la cour à la femme de mon ami, quand je suis amoureux de sa sœur.

CHARLES.

Ma chère Eugénie, vois si tu n'es pas effrayée....

EUGENIE.

Mon frère, je conçois que les extravagances de Monsieur... (passez-moi le mot....) n'ont pas dû te prévenir en sa faveur, mais je puis t'assurer qu'il rachette ces petits défauts par mille bonnes qualités.

VALINCOUR.

Mademoiselle dit vrai, et c'est juste, il faut qu'il y ait compensation.

CHARLES.

C'est à vous à justifier ces éloges; mais je vous en prie, ne dévastez plus mon jardin, et n'abattez plus les murs de mon parc.

VALINCOUR.

Oh! ne les regrettez pas.... c'était une mauvaise clôture, vrai, vous n'étiez pas en sûreté chez vous.

LISA.

Monsieur de Valincour, j'ai une grâce à vous demander.

VALINCOUR.

Laquelle?

LISA, *lui montrant Eugénie.*

Rendez-la bien heureuse.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Livrons-nous tous à l'allégresse
Que nous inspire un si beau jour!
Fêtons, célébrons la tendrèsse,
Gloire aux vertus, à la sagesse
Qui parent cet heureux séjour.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

